

Mais regarder de temps en temps où on met les pieds, peut-être...

FREINET EN ALLEMAGNE LE DRAPEAU DANS LA POCHE ?

Une visite au groupe Freinet de COLOGNE



Suivez ses conseils mais oubliez son nom

Angela Glänzel, 36 ans : « Lors d'un voyage en France, j'ai été surprise de constater que le reproche qu'on faisait souvent à la pédagogie Freinet était d'être une pédagogie politisée, de gauche. Une institutrice amie m'a confié qu'elle avait pratiqué pendant deux ans les techniques Freinet mais sans les présenter comme telles aux parents. La troisième année, elle a essayé de leur expliquer qui était Freinet et pourquoi elle adhérait au mouvement de l'École Moderne. Alors les critiques ont commencé à montrer leur nez et cela a fini par des dénonciations calomnieuses à l'inspection ».

« En Allemagne, enchaîne Élise Kentner, 45 ans, mes collègues m'ont dit : Méfiez-vous, tout ça c'est politique. Le texte libre, l'imprimerie, la libre circulation en classe pour se documenter, c'est une espèce de révolution ».

Pour Rolf Wagner, 35 ans, on doit éviter l'endoctrinement mais on n'échappe pas à la politique. « Si un de mes élèves me demande : Où as-tu fait ton service mili-

taire, il ne m'est pas possible de lui répondre : j'ai refusé de servir dans l'armée mais je ne te dirai pas pourquoi parce que je ne veux pas t'imposer mon opinion. La grande majorité des pères de mes élèves a été au Bund (l'armée fédérale) et je perdrais la confiance de mes élèves en fuyant toute explication. On n'échappe pas à ses responsabilités politiques ».

Angela refuse les drapeaux et les modèles : « Parler de Freinet aux parents, c'est accumuler les malentendus et les préjugés. Je ne veux pas paraître comme le disciple d'un homme, fut-il célèbre et parfait. Les parents veulent accorder confiance à MA pédagogie, pas à celle de Freinet ou d'une École Moderne ».

« C'est vrai », remarque Klaus Hoff, 38 ans, nous devons tenir compte des imperfections de la traduction littérale : des expressions comme École Moderne ou école du peuple ont des résonances étranges, prétentieuses ou passéistes. Mais nous savons bien que ceux qui nous accusent d'avoir une politique pédagogique nous reprochent de ne pas favoriser la leur qui défend des intérêts bien précis ».

Qui parle ? Dix instituteurs de l'Allemagne fédérale réunis par la rédaction d'une des revues pédagogiques les plus lues : la

Grundschule (L'école Fondamentale) pour un débat sur la pédagogie Freinet, nous et notre travail. Il en est sorti un numéro spécial (1) : les pédagogues Freinet et leurs pratiques. A l'origine de ce succès, le groupe Freinet de Cologne. S'il a réussi à obtenir du puissant éditeur Westermann cette exclusivité, c'est parce qu'à travers l'Allemagne les groupes Freinet se multiplient à Hambourg, Brême, Berlin, Hanovre, Göttingen, Castrop-Rauxel, Düsseldorf, Cologne, Darmstadt, Tübingen. Chaque mois voit paraître un livre ou une étude consacrés au père de l'imprimerie scolaire qui reste l'auteur privilégié des travaux d'étudiants. Cet instituteur dont les premiers écrits ont près d'un demi-siècle mais qui fut écologiste, pacifiste, méfiant des appareils politiques et administratifs, est pour l'Allemagne du sursaut des années 80, terriblement actuel.

FREINET VAUT BIEN UN SHOW

Il faut pourtant rendre cette justice à l'Administration scolaire allemande : elle ne nourrit pas une méfiance viscérale à

l'égard des novateurs pédagogiques. Alors que dans les textes officiels français on cherchera en vain une référence à Decroly, Binet, Cousinet, Freinet ou Rogers, en Allemagne se réclamer d'une pédagogie précise passe plutôt pour normal dans les notes administratives. Ainsi il suffit de l'aval du conseil des maîtres pour qu'une école puisse adhérer à un réseau du type Montessori ou Peterson et obtenir de l'Administration l'organisation de stages conçus dans cette ligne. Petersen a été jusqu'à présent le pédagogue allemand le plus représentatif intégrant le travail en équipe, les classes multi-âges, la pédagogie du projet. C'est de ce mouvement que les collègues Freinet se sentent le plus proches mais non sans prendre quelques distances : sur le travail libre, les projets d'élèves, la démocratie à l'école, les définitions, et surtout les applications divergent. Mais pour l'enseignement universitaire, Montessori, Petersen et Freinet méritent la même estime, même si celle-ci s'exprime parfois en termes démobilisateurs. Ainsi Horst Barnitzky : « *Montessori, le plan d'Ilena et Freinet sont tous irréfutables mais trop exclusifs, trop perfectionnistes pour qu'on puisse jeter un pont entre leurs idées et nos modestes situations scolaires* ».

Pourtant Freinet vaut bien un show populaire estima le Directeur des enseignements de Nordrhein-Westphalen, M. Mayer. Après avoir visionné avec les inspecteurs le film suédois tourné dans des écoles françaises : « *Donner la parole aux enfants* », il céda au vœu de ses collaborateurs : ce film méritait une large audience et un grand débat. Deux mille enseignants furent donc mobilisés pendant les heures de service pour le voir avant d'aller en discuter dans leur école.

Qu'en résulta-t-il ? Il faut toute la naïveté de l'Administration pour supposer que la pédagogie se nourrit surtout d'exemples et de bons sentiments. Ce divertissement didactique aurait été sans lendemain si Klaus ne s'était proposé de réunir ceux qui voudraient en savoir davantage et substituer à la magie des images la pratique immédiate en reprenant à leur compte le propos d'un stagiaire : Quand on a compris Freinet on doit pouvoir commencer demain.



Je voudrais être un superthérapeute engendrant le bonheur d'apprendre

Ceci se passait en 1980. Klaus et sa femme Ursula n'eurent pas beaucoup de mal à expliquer aux autres ce que les techniques Freinet avaient modifié dans leur classe. Comme l'auditoire se composait en majorité d'adeptes de Montessori et de Petersen il fallut bien expliquer la différence qui existait entre le « travail libre » de Petersen et le tâtonnement expérimental de Freinet. Dans le premier cas, il s'agit très souvent de choisir entre des activités utilisant un matériel très directif alors que dans le second, le matériel a moins d'importance que la démarche. Divergences aussi entre l'organisation des bilans de fin de semaine selon un rituel

rassurant et structuré et la tenue des réunions de coopérative greffée sur les incidents de la vie scolaire. Mais ces débats ne constituaient en fin de compte qu'une approche raisonneuse des réalités. Le mieux serait sans doute de vivre, entre adultes, ces techniques. Et Klaus de préciser : « *Ce que nous vous proposons, ce n'est pas une pédagogie à l'intention des seuls enfants mais un concept ouvert pour l'activité et les relations humaines* ».

Des deux mille spectateurs du film, il en resta quatre vingts pour une présentation du matériel à l'aula de l'Université, puis une trentaine pour les réunions de week-end, à l'extérieur de Cologne, dans les « maisons alternatives », auberges de jeunesse où se rencontrent habituellement des groupes de femmes, de minorités, des écolos, des pacifistes, des architectes d'avant-garde, des adeptes du yoga. Pas question de faire des démonstrations, encore moins des discours. Il s'agissait de vivre ensemble en faisant du théâtre, de la musique, de la cuisine, de la transformation de matériaux comme le recyclage de vieux papiers, du bricolage. On y vint avec une certaine insouciance. Habituellement il est assez difficile de se faire accepter dans un groupe qui ne fonctionne que sur des discussions. Principalement parce que les mots ne recouvrent pas les mêmes expériences ou les mêmes sensibilités. Mais aussi parce que la prise de parole hiérarchise, donne le pouvoir ou condamne à la soumission. Ici, une autre disposition des gens dans l'espace, la variété des activités impliquant un engagement physique, l'absence de tension firent qu'on s'y sentait « en compagnie » bien plus qu'au sein d'un groupe.

Mais alors comment faire passer le message pédagogique ? Le titre que les instituteurs Freinet d'Allemagne donnent à leur revue est symbolique à cet égard. Alors qu'en France, un intitulé comme *L'Éducateur* traduit malgré tout une mythification de la fonction, en Allemagne *Fragen und versuchen* (questions et tâtonnements) évacue toute référence à un symbole social. Il est clair que personne ne veut endoctriner personne et que même au plan des techniques on part tous de zéro.



Pas d'animateur-leader, fût-il désigné ou occulte. La règle du groupe est simple : un camarade accepte d'être le point de convergence des questions : les autres l'aident à élucider ses difficultés scolaires par une écoute attentive. Le conseil est hors de propos : « *J'ai aussi vécu cela et dans ta situation j'ai agi comme suit* » est une réplique qui n'a pas sa place ici car celui qui s'exprimerait ainsi se placerait au-dessus de celui qui expose son problème et du coup bloquerait sa démarche interrogative. Une autre difficulté à surmonter est que les questions de ce camarade en recherche donnent lieu à un débat général assez vain, en oubliant totalement que l'objet de cette réunion n'est pas d'informer mais de permettre à un camarade d'accéder de lui-même à une meilleure vision de sa situation. D'ailleurs le fait de suivre la ruminant à haute voix d'un camarade dans une écoute intense permet à chacun de retrouver pour lui-même des points de repère.

Une telle analyse n'a rien d'austère. Assez souvent celui qui s'y engage y met de l'humour et même de la dérision : « *Quelle sorte d'enseignant aurais-je aimé être ? Sans doute un superthérapeute, quelqu'un qui voudrait donner aux enfants la passion du savoir et le bonheur de vivre ensemble. Mais mes élèves le désirent-ils aussi ? C'est moins sûr* ». On passe dès lors assez rapidement en revue les élèves avec lesquels la relation s'effectue mal. En revenant en classe, on les voit alors d'un autre œil.

Ce type de réunion ne concerne qu'un tout petit groupe d'enseignants. D'ailleurs, dans les groupes allemands on se méfie des groupes importants, structurés, fichés, embrigadés sous une bannière. Le drapeau, on le met dans sa poche. Se fondre dans une masse anonyme, c'est fini. Aux réunions de week-end on com-

mence par faire connaissance par petits groupes. C'est la phase du Kennenlernen (apprendre à se connaître). La ronde des présentations intimidante et bredouillante, c'est du passé.

Libérez les mange-fiches !

En juin 1981, treize membres du groupe de Cologne rendent visite aux correspondants français de Nancy. L'accueil des écoles françaises exigera de nombreuses formalités à la suite de l'hésitation de l'Administration française. La réciproque : un stage court dans les écoles allemandes ne sera jamais accordé. Les camarades de Cologne trouvent des arrangements plus souples avec les Pays-Bas. En Allemagne Fédérale, des rencontres nationales se tiendront à Noël et à la Pentecôte, réunissant une centaine de participants pour des travaux d'ateliers autogérés sur des thèmes multiples, à la demande. C'est à l'occasion de ces rencontres que sont critiqués les outils proposés par les participants.

Klaus : « *Des copains arrivent avec des fichiers pour toutes les activités. Ceux qui méritent d'être expérimentés sont alors photocopiés en quelques exemplaires. Mais la sélection est très sévère car nos collègues ont tendance à collectionner les fichiers comme des boîtes d'allumettes. Chez eux le « travail libre » ne devient finalement que le choix entre des fiches qui occupent les élèves mais sont sans rapports avec l'actualité de la classe ou les intérêts des enfants. Les voici réduits au rôle de « mange-fiches ». Ce conditionnement est pire que l'enseignement traditionnel. Maintenant nous savons qu'on peut asphyxier une classe avec un matériel habilement présenté* ».

Angela : « *J'ai fait des stages dans des*

écoles anglaises et en comparant leurs « écoles ouvertes » aux classes Freinet, j'ai constaté que les Anglais étaient très habiles dans la confection d'un matériel motivant. Chez Freinet la motivation prend sa source dans le quotidien même. Donner un sens au travail scolaire en le tirant de l'étude du milieu me paraît plus fonctionnel. C'est peut-être la seule pédagogie qui prenne en compte le monde des travailleurs, dans sa réalité quotidienne, en exploitant l'actualité ».

Klaus : « *Pour moi, le fétichisme du matériel risque d'étouffer les enseignants. J'y ai échappé par hasard à la suite d'une rupture de stocks de syllabaires quand j'enseignais la première fois dans un C.P. Par suite de l'arrivée de nombreux enfants turcs, nos trois C.P. sont devenus quatre mais l'intendance n'avait pas suivi. Avec douze enfants allemands et douze autres de cinq nationalités différentes, il ne me restait plus qu'à donner aux enfants la possibilité de s'exprimer et de communiquer. Je suis passé ainsi de la conversation aux dessins, puis aux dessins légendés, à la confection d'étiquettes, à la pratique de l'imprimerie et de la correspondance. Logique interne qui devait nous conduire à la rage de lire tout ce qui nous tombait sous la main et d'écrire sans même nous rendre compte que c'étaient des activités scolaires. L'année suivante, mes trois autres collègues renoncèrent au syllabaire. Je n'avais fait aucun bruit autour de ma conversion mais allez empêcher les enfants de crier victoire !* »

Roger UEBERSCHLAG

(1) Freinet - Pädagogen in der Praxis, numéro spécial de la *Grundschule*, février 1983, Éditeur Westerman Postfach 3320 - 3300 Braunschweig, 66 pages, 10 DM + port.

(2) Groupe de Cologne (NRW - Rheinland), Klaus Hoff, Archimedestrasse 39, 5000 Köln 80.

